Theo Kerg et Jacques Latour : une amitié arlésienne Leur correspondance (1949-1953)

François Vatin

Theo Kerg et Jacques Latour : une amitié arlésienne
Leur correspondance (1949-1953)

François Vatin

En janvier 1949, Jehanne Rajat, la propriétaire de la galerie Bellechasse, 266 bd St Germain, dans le septième arrondissement de Paris, écrit à Jacques Latour, le tout nouveau directeur des musées d'Arles :

« Ayant appris que votre musée est en train de compléter sa collection contemporaine, je vous prie de me dire si vous accepteriez des dessins, des gravures et des toiles de l'école de Paris. Je profite de l'occasion pour vous demander s'il y a moyen de faire une exposition particulière d'un peintre contemporain, soit dans votre musée, soit dans une galerie de votre ville. Ce peintre a déjà exposé à ma galerie et a remporté un certain succès ».

Le 21 janvier, Jacques Latour lui répond :

« C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre et proposition que j'accepte en principe de suite. J'espère aller à Paris en février et je compte aller vous voir à ce sujet. Vous me parlez de faire une exposition d'un peintre en Arles. Il n'y a pas de galeries dans cette ville, sauf celle que j'ai aménagée dans le musée. Elle est très bien située, éclairage nord sur toute sa longueur. Elle se compose de 6 pièces en enfilade, dont 5 offrent des panneaux de 5 mètres de cimaise, la 6ème ayant 4 mètres. Possibilité de loger plus de cent toiles. Arles étant une ville touristique, nous n'avons le public que cinq mois dans l'année. Cet été est pris par une exposition de Pâques à fin août, mais nous verrons ensemble lors de mon passage les possibilités ».

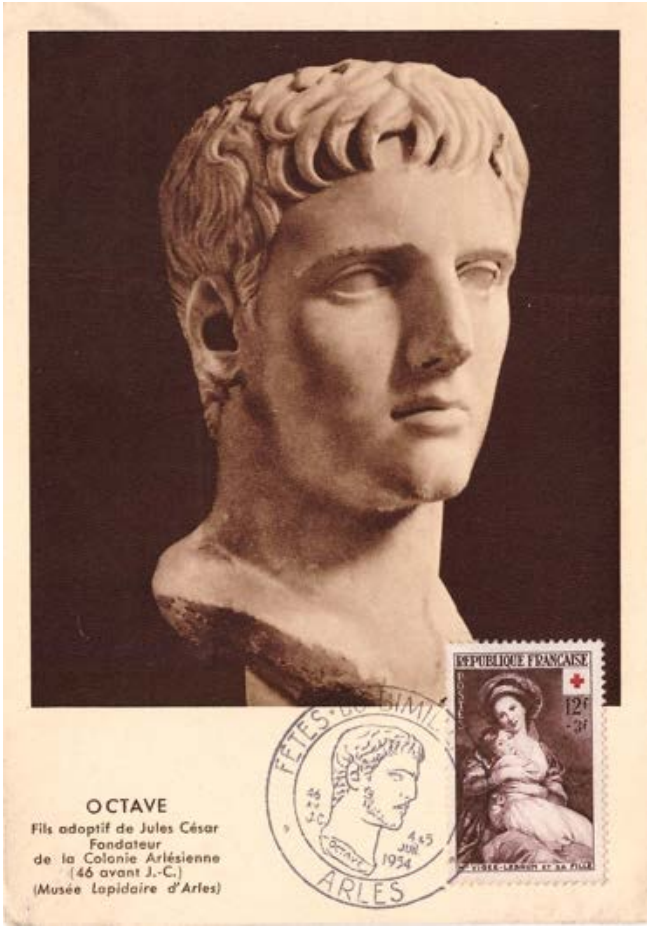
Le peintre évoqué par Jehanne Rajat est Théo Kerg (1909-1993). L'exposition dont parle Jacques Latour est celle de « Dessins et aquarelles du XXe siècle », qui comprendra un dessin de Théo Kerg. Celui-ci aura droit, aussi, à une exposition personnelle au cours de l'été 1951. Mais c'est bien plus qui va se jouer entre les deux hommes. Leur correspondance, ainsi que celle entre Jacques Latour et Jehanne Rajat, conservées aux archives du musée Réattu à Arles, permet de suivre l'histoire de leur relation à un moment-charnière pour les deux hommes, quand, au sortir de la guerre, qui les a, l'un et l'autre, durement atteint, ils essayent de reconstruire une vie, avec l'enthousiasme des rescapés.

Jacques Latour en Arles

Jacques Latour (1918-1956) venait de reprendre la direction des musées et monuments d'Arles, ce qui comprenait les sites romains et les musées « lapidaires » (d'antiquités), « païen » et « chrétien », mais, aussi, le musée Réattu installé dans une ancienne commanderie des Chevaliers de Malte sur les bords du Rhône. Celui-ci avait été fondé grâce à la donation à la ville en 1868 de ce bâtiment, qui avait été la demeure et l'atelier du peintre arlésien Jacques Réattu (1760-1833). Il comprenait des œuvres de ce grand « Prix de Rome » 1790, ainsi que celles d'autres peintres du XIXe siècle, ainsi que des tapisseries flamandes du XVIe siècle.

En dépit de ces quelques trésors, c'était un musée de province, celui d'une petite ville française, poussiéreux comme bien d'autres. On commençait à peine en France alors à rénover les musées, dans leur contenu, comme dans leur présentation. Mais Arles n'était pas n'importe quelle ville. Elle possédait un des plus beaux ensembles d'architecture antique en France (les arènes, le théâtre, les thermes) ainsi qu'un chef-d'œuvre roman, la cathédrale Saint-Trophime. La

romanité attirait alors dans le Midi de la France un tourisme, français et étranger, qui avaient soif de culture autant que de soleil, et cette activité contribuait de façon significative à l'économie de la ville. Mais Arles, on l'a oublié, était aussi une ville qui avait gravement subi les bombardements d'août 1944, quand les armées alliées cherchaient à contrarier la retraite allemande en coupant les ponts sur le Rhône. Un tiers du bâti avait disparu et même les arènes avaient été touchées.



Carte postale publiée pour le billenium de la ville d'Arles (1954), photo de Jacques Latour

Jacques Latour avait des ambitions pour sa ville qu'il voyait se relever. Le personnage n'est pas banal. Passionné par l'archéologie et la spéléologie, il avait, dans sa jeunesse, travaillé sur les chantiers de fouilles des Alpilles, à Mouriès notamment. Il avait aussi participé, âgé de quatorze ans à peine, à la découverte avec Robert de Joly de l'aven d'Orgnac en Ardèche, où une salle porte son nom. Il commença en 1938 des études à l'école du Louvre, qu'il dut interrompre en 1940, en raison de sa mobilisation. Il ne put les achever qu'après-guerre, par une thèse soutenue en 1950 sur les lampes antiques d'Arles. Ce titre lui était nécessaire pour être titularisé dans le corps des conservateurs des « musées contrôlés », c'est-à-dire de statut municipal, mais sous la surveillance, tout à fait effective alors, de la Direction des musées de France.

Jacques Latour n'est titularisé comme conservateur des musées d'Arles qu'en 1951. En 1949, quand commence notre récit, il « fait fonction » de conservateur, sans les titres requis. Il est, comme on l'a vu, d'abord, un archéologue, ce qui est conforme aux besoins de la ville. Il va notamment devoir s'occuper de l'inventaire et de la réorganisation de la présentation des musées lapidaires. En dépit de ses lourdes charges de conservateur, il va par ailleurs poursuivre ses travaux d'archéologie à Arles et, même, faire une découverte exceptionnelle en 1951 dans les « Cryptoportiques » (architecture souterraine de l'ancien forum romain que l'on achève alors de dégager) : un magnifique buste, qu'on pense alors représenter le jeune Octave, avant qu'il ne devienne empereur sous le nom d'Auguste[1].

Mais Jacques Latour a une autre ambition pour la ville : faire du musée Réattu un musée moderne, tourné vers l'art du XXe siècle. Ce type de musée est pratiquement inexistant en France à l'époque. Le Musée national d'art moderne, installé dans le palais de Tokyo construit pour l'Exposition universelle de 1937, est inauguré sous l'Occupation, en 1942, dans des conditions, on l'imagine, passablement ambigües. Un seul musée de province, celui de Grenoble, est alors spécialisé dans l'art du XXe siècle. Il y a aussi de belles collections au musée du Havre, mais le bâtiment a été détruit par les bombardements de 1944 et le nouveau musée

[1] On considère aujourd'hui que ce buste représente Caïus César, un de ses petit-fils.

des beaux-arts, de conception moderniste, n'y est inauguré qu'en 1961. Il y a donc une place à occuper en la matière et Jacques Latour va s'y consacrer avec fougue, en dépit du peu de moyens dont il dispose, du soutien médiocre de la municipalité qui ne s'intéresse qu'aux recettes du tourisme, et de l'hostilité franche d'une partie de la bourgeoisie arlésienne. On ne cesse d'intriguer contre lui en envoyant des dénonciations anonymes à la Mairie, à la Préfecture, à la Direction des Musées de France, au Ministre de l'Éducation nationale lui-même. Ainsi, une lettre signée « un groupe d'Arlésiens », adressée au Directeur des musées de France, dénonce « les idées 'futuristes' de ce jeune homme ne pouvant guère être appliquées dans une ville dont les richesses antiques cadrent mal avec l'art moderne ».

On ne peut comprendre l'ambition, « moderniste » selon les uns, « futuristes » selon les autres, de Jacques Latour si on ne rappelle pas qu'il est le fils d'un peintre original : Alfred Latour (1888-1964), également graveur sur bois, affichiste, graphiste et photographe, qui s'était retiré en 1932 à Eygalières dans les Alpilles. En 1948, Jacques Latour épouse une amie d'enfance : Marie-Louise Burnot, dite Marielle (1918-1993). Elle est la fille du graveur Philippe Burnot (1877-1956), grand ami de son père, qui séjourne régulièrement à Eygalières auprès d'Alfred Latour. Elle a suivi en même temps que Jacques Latour les cours à l'école du Louvre, mais elle a pu achever ses études par une thèse en 1943 sur la céramique antique. Avant de rejoindre Jacques Latour à Arles, elle a été l'assistante du directeur du musée de Lyon, René Jullian (1903-1992). Elle sera, sans fonctions officielles, l'assistante efficace de Jacques Latour à Arles. On trouve parfois, rarement, sa trace explicite dans la correspondance, comme dans celle avec Jehanne Rajat. Mais il ne fait pas de doute qu'elle a considérablement contribué à l'animation du musée d'Arles ; on ne voit pas d'ailleurs comment Jacques Latour aurait pu développer une activité aussi considérable sans cet appui. Après le décès brutal de Jacques Latour en 1956, elle deviendra directrice du musée Cantini à Marseille, dont celui-ci assurait alors l'intérim, tout en restant directeur de celui d'Arles. Marielle Latour prendra ensuite la direction de l'ensemble des musées de Marseille jusqu'à sa retraite en 1984.

Mais on ne peut achever ce bref portrait du jeune directeur du musée Réattu sans évoquer la période de la guerre et de l'Occupation. Après sa démobilisation de l'armée, Jacques Latour s'est engagé dès 1941 dans un réseau de Résistance lié aux services secrets anglais (le SOE). Ce réseau est fondé en mai 1941sur la Côte d'Azur par André Girard (dit Carte) (1901-1968), peintre décorateur, vraisemblablement lié à Alfred Latour. Mis en difficulté, André Girard replie son réseau à Arles en novembre 1942, où Jacques Latour contribue à l'installer. Le réseau arlésien est démantelé en mars-avril 1943, mais Jacques Latour, devenu capitaine dans l'armée de l'ombre britannique, échappe alors à l'arrestation et poursuit son activité résistante dans le Sud-Est. Arrêté une première fois vers Dijon à la fin de l'année 1943, il parvient à s'évader en sautant du train. Opéré en février 1944 d'une appendicite gangréneuse, il est finalement arrêté le 16 mars à Eygalières. Il est torturé par la Gestapo à Avignon[2], puis transféré à Marseille, puis au camp de Compiègne et finalement déporté à Dachau par le convoi qui en part le 2 juillet. Ce convoi est connu sous le nom de « train de la mort », car la moitié des déportés meurent avant l'arrivée au camp. Jacques Latour a été honoré par les autorités françaises et britanniques : il a été décoré de la Légion d'honneur, de la Croix de guerre avec palmes, de la rosette de la Résistance et a été fait membre de l'Ordre de l'Empirique britannique. Mais ces décorations ne le protégeront pas des manœuvres hostiles, qui, avec la faiblesse contractée du fait de la détention et des mauvais traitements subis, contribueront sûrement à son décès prématuré en 1956.

[2] Jacques Latour a été arrêté par la Gestapo alors qu'il se trouvait en convalescence après avoir été opéré d'une appendicite. Lors de ses tortures, les agents de la Gestapo réouvriront la plaie …

Quand ils se rencontrent en 1949, Jacques Latour et Théo Kerg sont deux hommes blessés dans leur chair et leur âme par la tourmente qui a embrasé l'Europe dix ans plus tôt. Théo Kerg a été accusé de collaboration par les résistants luxembourgeois et a été incarcéré du 14 septembre 1944 au 7 janvier 1946, puis, astreint à des travaux de reconstruction. Libéré, sans avoir été jugé, il quitte le Luxembourg le 20 septembre 1946 et rejoint Paris avec l'intention d'émigrer au Venezuela. Il vit dans des conditions précaires à Paris, jusqu'à sa rencontre avec Jehanne Rajat, qui l'installe en avril 1947 dans un petit appartement dont elle est propriétaire au-dessus de sa galerie, lui prête de l'argent, et lui organise des expositions à la galerie Bellechasse. La première aura lieu en décembre 1947.

Théo Kerg et Jéhanne Rajat, en mai 1948,
lors de l'exposition de Paul Valery à la Galerie Belle Chasse à Paris

La seconde, en décembre 1948, vient de se tenir quand Jehanne Rajat écrit sa première lettre à Jacques Latour. Mais Théo Kerg est alors toujours soumis au harcèlement des autorités judiciaires luxembourgeoises, mécontentes apparemment qu'il ne se soit pas embarqué pour l'Amérique du Sud. Alors que son exposition est en cours, il doit se rendre au Luxembourg pour assister à un procès au cours duquel il plaide coupable pour accélérer la procédure, sachant qu'il a déjà accompli sa peine. Alors que, grâce au soutien de Jehanne Rajat, il a repris sa carrière de peintre, c'est donc un homme qui se sent encore traqué et injustement accusé.

Jacques Latour et Theo Kerg ont-ils évoqué leurs expériences douloureuses respectives ? Theo Kerg se plaint régulièrement à Jacques Latour du monde luxembourgeois et des années perdues à cause de son incarcération, mais sans citer précisément les événements. À Theo Kerg, pas plus qu'à quiconque dans la correspondance dont je dispose, Jacques Latour n'évoque la Résistance, la Gestapo et les camps de concentration. On imagine que Theo Kerg se serait fait plus discret s'il avait su ce qu'avait enduré son ami, mais il souffrait indiscutablement, comme souvent les artistes, d'une certaine tendance à l'égocentricité.

1949 : Entrée en matière

Quand Jacques Latour reçoit en janvier 1949 le courrier de Jehanne Rajat, il est en train de préparer sa première exposition d'ampleur tournée vers l'art moderne. Il a l'idée, qui lui a peut-être été soufflée, d'organiser une exposition, non de toiles de maître du XXe siècle, ce dont il n'a pas les moyens, mais de dessins et aquarelles, ce qui lui permettra d'avoir les plus grandes signatures. Il a pour cela le soutien de Bernard Dorival, l'adjoint de Jean Cassou à la direction du Musée d'art moderne, qui est prêt à prêter un riche ensemble d'œuvres. En octobre 1948, il écrit à Georges Salles, le directeur des Musées de France pour lui demander son autorisation, qu'il obtient. Il se fera aussi prêter des œuvres par René Jullian, le directeur du musée de Lyon, et complètera l'accrochage par des prêts de galeries et de collectionneurs privés. L'exposition est inaugurée le 16 avril 1949 avec un catalogue préfacé par Jean Cassou. Elle reste accrochée jusqu'à la fin août.

C'est pour préparer cette exposition, rencontrer ses correspondants au musée d'art moderne, des artistes et des galeristes que Jacques Latour se rend à Paris le 8 février 1949. Il a signalé comme on l'a vue le 21 janvier sa venue à Jehanne Rajat, qui lui répond le 2 février :

« Je me ferai un plaisir de vous recevoir. Depuis quelques jours, j'ai pris contact avec la Direction des musées de province à Paris qui a accueilli mon idée avec une infinie sympathie. D'ici à quelques jours, après l'accomplissement de formalités administratives, j'aurai des nouvelles, de sorte que lors de votre visite nous pourrons parler utilement. J'ai dressé un itinéraire pour l'exposition de l'artiste dont je vous ai parlé et j'ai prévu pour Arles du 8 au 14 août 49. Veuillez réfléchir à cette éventualité et me donner votre avis ».
On voit que Jehanne Rajat n'a pas, à cette date, en dépit de la première réponse de Jacques Latour, renoncé à monter une exposition personnelle de Théo Kerg à Arles durant l'été 1949. L'insistance est souvent en la matière la clé du succès … Dans le compte-rendu du voyage qu'il adresse au Maire d'Arles à son retour de Paris, le 18 février, Jacques Latour évoque les contacts pris pour la préparation de l'exposition. Il cite les artistes rencontrés, soit Edouard Goerg, Théo Kerg[3], André Marchand, Boris Taslitzky, Othon Friesz, André Fougeron : « Tous ceux-ci apportent leur concours à l'exposition de cet été et ont offert une de leurs œuvres au musée d'Arles »[4]. Il évoque aussi « le directeur de la galerie Bellechasse qui avait écrit pour un projet d'exposition de peinture. Avec cette galerie et l'accord des musées de France, nous avons organisé une exposition pour le mois de septembre 1949. De cette façon, les manifestations artistiques auront lieu pendant toute la période touristique ». Jehanne Rajat a apparemment négocié avec Jacques Latour, non une exposition Théo Kerg, mais une exposition plus large d'un groupe de jeunes peintres, dont Kerg. Mais, à son grand dam, Jacques Latour n'était pas seul à décider. Jeune directeur sans titre, il était soumis au contrôle tatillon des édiles municipaux dont le seul critère était le tiroir-caisse. Ce projet, avorté en 1949, sera repris, transformé, en 1953.

La lettre qu'envoie le 22 février Théo Kerg à Jacques Latour, à son retour à Arles, témoigne que le courant est passé entre les deux hommes. Théo Kerg se fait en effet le relais de ce projet d'exposition dans le milieu artistique parisien. Citons intégralement cette lettre représentative

[3] Une note témoigne qu'il a rencontré Théo Kerg le dimanche 13 février à 9 heures15.

[4] Cette liste mentionne aussi le nom de « Carlègle ». Mais Jacques Latour n'a pu rencontrer l'illustrateur d'origine suisse Charles Emile Egli, dit Carlègle (1877-1937) ; il est probable qu'il a rencontré un héritier de celui-ci qui lui a promis un dessin.

des courriers que Théo Kerg adresse à Jacques Latour au cours de ces années : longues lettres manuscrites, touffues, riches d'informations diverses, qui passent souvent « du coq à l'âne ».

« Cher Monsieur Latour,
Vous êtes sans doute bien rentré avec votre moisson qui vous réconforte à un double titre. D'abord sa présence, ensuite le fait que ceux qui en sont les auteurs luttent avec les mêmes difficultés que vous et souvent avec bien pire encore.
Après votre départ, j'ai vu le directeur de la galerie de France pour les Pignon. Il m'a uniquement donné son consentement mais pas d'œuvres. J'ai dû retourner chez Pignon. Nous avons choisi ensemble, Ostende (une aquarelle) et « Deux Catalanes » (un dessin). Puis, je suis tombé malade, la grippe, comme tout le monde ; ça n'a guère duré que 24 heures, pendant lesquelles mon photographe a fait les photos ci-jointes qu'il ne m'a fait parvenir qu'aujourd'hui. Choisissez ! Moi, je préfère *la fille au chapeau bleu* (gouache) pour le catalogue. Veuillez me les renvoyer après usage.
Ensuite j'ai dû m'occuper de l'envoi, faire faire une caisse par Pitt et Scott, déposer les œuvres, etc., etc. J'avais tout emballé pour envoyer moi-même, mais le chemin de fer a refusé, disant qu'il n'y avait aucune garantie sous caisse. Voilà la raison du colis ficelé et mon dessin et son passe-partout encastrés dans le châssis d'une toile. Je vous prie de bien vouloir mettre cette dernière de côté (je peindrai dessus le tableau destiné à votre musée), ainsi que l'emballage et la caisse, car j'en aurai besoin quand je viendrai à Arles, c'est à dire en août.
Comme vous avez remarqué, mon dessin est fixé au papier collant. Ce papier joue un rôle dans l'aspect final par rapport au gris du passe-partout. Donc veuillez prendre garde que ce papier soit visible tout autour du dessin sur une largeur égale, que le passe-partout règlera automatiquement. Le passe-partout vert pâle est pour la gouache.
Quant au don de Pignon pour votre musée, il est d'accord en principe, mais il n'a rien pour le moment, car il doit garder tout pour son exposition en mars.
Je n'ai pu voir Gischia. Je lui ai écrit et j'attends de ces nouvelles. Je suis en train de prendre contact avec certains peintres pour votre exposition en septembre à Arles.
Ce matin Monsieur Gonon de Lyon est venu me voir de votre part. Je vous en remercie infiniment. Son calendrier est rempli jusqu'en juillet et comme, depuis hier, Toulouse a accepté après Arles et l'APIAW [association pour le progrès intellectuel et artistique en Wallonie[5]] de Belgique a (également depuis hier) retenu trois périodes de novembre à janvier pour Liège, Bruxelles, Anvers[6], je vais être obligé de fixer ultérieurement une date pour Lyon et ceci après Lille en février-mars 50 donc exactement dans un an. Car mon exposition en mars-avril 49 sera suivie d'une petite exposition à Tours, à Orléans et peut-être à Nice et à Antibes, ce qui me prendra avril, mai, juin et juillet 49.
Tout s'annonce donc très bien.
En attendant de vos nouvelles, recevez mes meilleurs remerciements et mes sentiments de plus vive sympathie.
PS Comme la photo *La fille au Chapeau bleu* est si pâle, il faut si possible renforcer les valeurs de façon que les noirs ressortent avec plus de vigueur. J'ajoute une copie plus petite qui indique les valeurs. Si celle-ci suffit déjà comme grandeur, vous pouvez vous en servir pour faire faire le cliché. »

[5] Association fondée dans la clandestinité à Liège en 1943 qui essaime ensuite dans toute la Wallonie. Cette association est particulièrement alors active à Liège, où elle organise des expositions en collaboration avec les galeries parisiennes en vue.
[6] Ni l'exposition de Toulouse, ni celle de Lille, ni celles de Belgique n'auront en fait lieu. Théo Kerg exposera à Anvers du 18 avril au 19 mai 1953, puis à Bruxelles du 23 mai au 13 juin suivant, mais pas dans le cadre de l'Apiaw.

Mettons un peu d'ordre dans ce courrier. Il n'est pas facile de savoir qui Théo Kerg a rencontré à la Galerie de France. Créée en 1942 par Paul Martin (1894-1984) assisté de Raymond Herbet, elle est cédée à la fin de l'année 1950 à Gildo Caputo (1904-1988), qui animait jusqu'alors la galerie Billiet-Caputo, avec Myriam Prévot (1923-1977), avec laquelle il s'associe alors, ils incarneront la galerie de France pendant les années 1950 et 1960. En février 1949, Théo Kerg a donc affaire à la direction antérieure ; les deux peintres cités Edouard Pignon et Léon Gischia faisaient bien partie des artistes historiques de la Galerie de France, de ceux qui avaient contribué à l'exposition de février 1943 organisée par Gaston Diehl (1912-1999) : « Douze peintres d'aujourd'hui », qui réunissait le mouvement de l'abstraction lyrique qui allait dominer après-guerre le monde artistique parisien. Théo Kerg n'a pas été un artiste de la Galerie de France, peut-être du fait de ses liens avec Jehanne Rajat, mais, esthétiquement, il peut être associé à ce groupe et son réseau relationnel est, pour une part, constitué des artistes de cette galerie. Il obtient de Pignon, pour l'exposition projetée au musée Réattu, des œuvres sur papier provenant de ses expositions récentes : un portrait de Catalane et un paysage d'Ostende.[7] Signalons d'ailleurs une étrange parenté entre les marines dessinées et peintes par Théo Kerg et par Edouard Pignon au cours de ces années-là.

1951 Voiles et Filets, 54 x 65 cm, F15, huile sur toile coll.
DePaul Art Museum Chicago

Le reste du courrier de Théo Kerg est consacré à son propre travail. Il signale son envoi des œuvres destinées à l'exposition de dessins et aquarelles : un dessin au crayon *Yachts à Cannes* et une gouache : *Fille au chapeau bleu*, qui sera cataloguée *Femme au chapeau bleu*. Il lui

[7] Edouard Pignon séjourne à Collioure au cours des étés 1945 et 1946 ; ses portraits de Catalanes sont exposés en juin 1946 à la Galerie de France. Théo Kerg se rendra lui-même à Collioure au cours de l'été 1948, peut-être sur les conseils d'Edouard Pignon. En mars 1949 Edouard Pignon expose, toujours à la galerie de France des marines d'Ostende (il en avait déjà présenté une au Salon d'automne en septembre 1948), ainsi que des portraits de mineurs..

adresse aussi les photos de ces deux œuvres, car Jacques Latour a dû lui promettre d'en reproduire une dans le catalogue. Théo Kerg penchait pour la gouache, mais Jacques Latour optera pour le dessin, qu'il appréciait beaucoup, comme nous le verrons, et qui était plus facile à reproduire en noir et blanc. Théo Kerg présente aussi son programme d'expositions, chargé, façon, pour un artiste, de montrer qu'il est demandé. Il évoque sa rencontre avec Jean Gonon, qui dirige la Galerie des Jacobins à Lyon auprès duquel Jacques Latour l'a recommandé. Enfin, il signale son intention de venir en août à Arles, où manifestement Jacques Latour l'a invité.

La partie la plus obscure de cette lettre concerne la logistique. Les problèmes de transport d'œuvres sont récurrents dans la correspondance conservée au musée Réattu. Les conservateurs, qui travaillent alors pratiquement sans soutien en personnel, semblent consacrer beaucoup d'énergie à cette activité chronophage. On est frappé par la variété des instruments mobilisés : Poste, chemin de fer (en bagage accompagné ou en colis), transporteur routier, véhicule personnel. C'est, à chaque fois, un arrangement spécifique, négocié en fonction de contraintes multiples, qui est mis en place, sans compter les aléas divers. Mais, ici, le propos de Théo Kerg est un peu obscur. On comprend toutefois qu'il expédie à Arles, outre son envoi pour l'exposition, une caisse de toiles, achevées ou en cours, destinées au travail de l'été et à l'exposition projetée en septembre.

La réponse de Jacques Latour a disparu, mais un nouveau courrier de Théo Kerg du 27 février, permet de suivre l'échange. Théo Kerg y cite les peintres auxquels il pense pour cette exposition :

« En ce qui concerne l'exposition de septembre, [Jacques] Despierre et [Jean] Dewasne sont déjà d'accord. Je compte former un groupe de notre génération qui exprime toutes les tendances. J'ai donc pensé à Despierre, [François] Desnoyer, Pignon, [Gustave] Singier (peut-être [Jean] Le Moal et [Alfred] Manessier aussi ; pour ce dernier ce sera très difficile, car il n'a rien), Dewasne et moi, peut-être encore Gischia. Il ne m'a pas encore répondu. S'il ne veut pas, je vais voir [Lucien] Coutaud. Je pense toucher Gaston Diehl pour la présentation, ce qui lui permettra d'y intéresser les *Amis de l'Art* d'Arles et d'Avignon à votre exposition. Il pourrait faire une conférence avec projection de son film 'Van Gogh', ce qui serait une bonne chose pour Arles où Van Gogh a vécu un moment laborieux, décisif et tragique de sa vie. Qu'en pensez-vous ? »

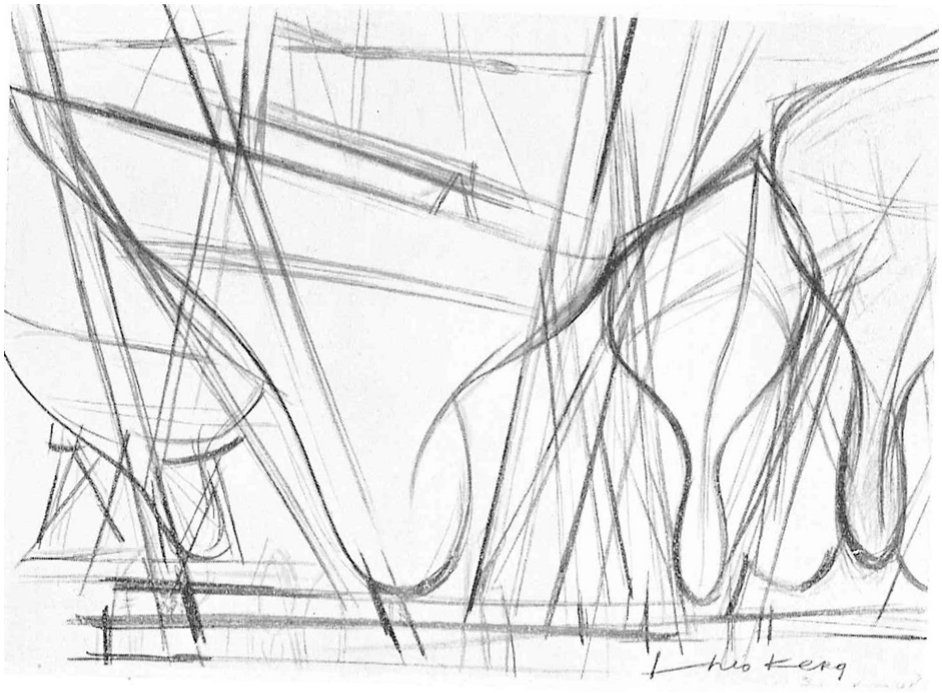
La dernière référence à Gaston Diehl n'est pas sans importance. Ce critique et animateur d'art est à l'origine du Salon de mai, créé en octobre 1943 et dont la première manifestation, en mai-juin 1945, regroupe le réseau de peintres évoqué précédemment. Il a créé aussi, en 1944, le mouvement des *Amis de l'art* pour la diffusion de l'art moderne en province et en 1948, le *Festival international du Film d'Art*, où l'on projette notamment les films qu'il produit comme le *Van Gogh* réalisé en 1948 par le jeune Alain Resnais (1922-2014), qui lui fournira aussi un *Gauguin* en 1950. Lors de l'exposition Van Gogh à Arles de 1951, Jacques Latour fera venir le court métrage d'Alain Resnais pour une série de projections.

Dans ce courrier, Théo Kerg se félicite par ailleurs de la bonne réception, matérielle et morale de son envoi : « Merci de votre aimable lettre qui m'a fait plaisir pour plusieurs raisons : d'abord parce que vous m'apprenez que la caisse est arrivée en bon état ; ensuite parce que mon envoi ne vous a pas déçu et qu'il semble même d'après ce que vous me dites tenir le coup vis-à-vis des autres envois ; enfin, parce que vous avez pris un tel plaisir à mon dessin que vous l'avez accroché chez vous et que vous pensez même l'acheter ». À cet égard, il précise : « Votre

question à ce sujet m'embarrasse. Est-ce pour le musée ou pour vous-même ? Si c'est pour le musée, c'est 10 000 ; si c'est pour vous, je crois que 6000 n'est pas exagéré. ».

Et pour s'excuser de ne pas lui offrir ce dessin, il revient à sa situation personnelle :

« J'aimerais vous l'offrir, mais pour le moment j'ai des frais énormes, étant comme vous le savez sur le point de faire mon chemin. En plus je dois me refaire une situation, ayant perdu ma maison, mes meubles, mes vêtements, mes livres, tout mon matériel, ma collection de tableaux et mes propres œuvres par les effets de la guerre en 1944-45. Cela m'avait tellement ébranlé que je n'ai rien pu entreprendre pendant près de deux ans. En Madame Rajat, j'ai trouvé une personne unique qui a su me remonter le moral, m'encourager, qui m'a acheté des œuvres et qui m'a sauvé du désespoir. Elle possède quelques-unes de mes œuvres qu'elle veut offrir aux musées de province et le musée d'Arles y est compris. Par conséquent en août votre musée aura une de mes œuvres et vous n'avez donc pas besoin d'acheter pour le moment d'autant plus que vous avez besoin de vos crédits pour l'exposition que vous préparez. » Voilà pour la dette envers le musée ; reste celle personnelle envers son conservateur : « Pour vous, ajoute-t-il, je vous réserve le dessin des yachts en cales sèches[8], si le prix ne vous paraît pas trop élevé. Je sais que les conservateurs ne sont pas assez payés pour s'offrir toutes les belles choses dont ils ont envie. Si vous voulez, nous reparlerons de cette question d'arrangement quand je serai chez vous. Vous aurez alors peut-être l'occasion de me verser le prix du dessin, soit me rendre service d'une façon équivalente. Lors de ce séjour, je vous remettrai également les toiles que vous désirez garder, soit pour exposer, soit pour vendre et nous aurons très probablement l'occasion de choisir ensemble quelque dessin que je me permettrai de vous offrir ».



Théo Kerg, Yachts à Cannes*, 25x37 cm, dessin, Musée Réattu,*
Arles Dessins et aquarelles du XXème siècle, 1949, catalogue n°51

[8] Il s'agit d'un dessin fait le 30 août 1948 à Cannes, lors d'un séjour sur la Côte-d'Azur, fin août-début septembre de cette année.

L'exposition de dessins et aquarelles est inaugurée le samedi 16 avril 1949, en présence de Jean Vergnet-Ruiz (1896-1972), le directeur des musées de province à la Direction des musées de France. Les artistes ont été regroupés en catégories : « néo-impressionnisme », « fauvisme », « cubisme », « surréalisme ». Théo Kerg est présent avec un dessin dans une catégorie « fourre-tout » : « tendances actuelles », où il voisine avec Christian Bérard, Maurice Brianchon, André Marchand, André Fougeron, Edouard Pignon, Jean Amblard, Boris Taslitzky, André Beaudin, Louis Touchagues, François Desnoyer, Charles Walch. Se retrouvent ainsi voisins sur les cimaises des « réalistes socialistes » « durs », comme Jean Amblard, André Fougeron et Boris Taslitzky et des peintres à la limite de l'abstraction comme André Beaudin. Mais les tensions dans le monde de l'art autour du « réalisme socialiste » n'avaient pas alors atteint leur paroxysme, qui aura lieu au cours de l'année 1950.

Théo Kerg n'est pas présent à l'inauguration, car il est retenu par l'exposition de ses « peintures récentes » qui se tient du 15 mars au 15 avril, puis du 25 avril au 27 mai à la galerie Bellechasse. Le 6 mai 1949, il écrit à Jacques Latour pour le remercier de l'envoi du catalogue qui « lui plait beaucoup ». La maquette, très belle, est en effet due à Maurice Audin (1895-1975), éditeur-imprimeur lyonnais, vieil ami de la famille Latour. Son père Marius (1872-1951), fondateur de l'entreprise, est un grand historien de la typographie ; son frère Amable (1899-1966), est archéologue. On retrouve ici le milieu artistique et intellectuel lyonnais, dont le rôle est très important dans la biographie de Jacques Latour. Sa famille était issue de Saint-Étienne, où il était né, et son père et son beau-père travaillaient, comme graveurs et décorateurs, pour l'industrie du livre et celle de la soierie lyonnaise.

Et puis, le catalogue bénéficie d'une préface, brève, mais lyrique de Jean Cassou, qui résume bien le propos de Jacques Latour :

« Arles est un coin de France qui, par son ciel, son site, ses tombeaux et ses monuments, tous les passés qui s'y sont illustrés, évoque les plus émouvantes idées de gloire et de beauté. Beauté naturelle et beauté des styles d'art qui se succédèrent en ce lieu privilégié. Enfin, dans les dernières années du dernier siècle, il fut le théâtre d'un des plus fulgurants drames spirituels : la rencontre de Gauguin et de Van Gogh. Son atmosphère demeure donc, jusque dans notre présent, chargée d'électricité. L'exposition que voici, toute actuelle et qui témoigne de ce qu'il y a constamment de brûlant, téméraire et subversif dans la peinture contemporaine, n'y sera donc pas déplacée. Elle a envahi le célèbre musée Réattu et y apporte une image aussi complète que possible, de tout. Oui, tout, toute la richesse, tout le foisonnement, toute la multiple contradiction des écoles, des mouvements, des inventions, des réactions, des flux et reflux qui, depuis trente ans, se sont produits dans la peinture française et fait de celle-ci la plus impérieuse manifestation de l'énergie spirituelle nationale »

Dans son courrier du 6 mai suivant, Théo Kerg félicite Jacques Latour pour son exposition, lui fait part de son propre succès parisien et lui annonce sa venue pour l'été. À cette date, le projet d'exposition de septembre n'a pas encore été formellement abandonné : « Je vous félicite vivement de votre effort et du très intéressant ensemble que vous avez su réunir. Combien de travail et de difficultés a-t-il fallu abattre pour arriver là ! Ce sera cet été un point d'attraction pour les touristes nombreux qui vont se déplacer vers votre vieille cité romaine. Moi, je compte y arriver fin-juillet début août. Mon exposition ici a été un très grand succès moral et matériel pour moi et je vous en parlerai. Quant à l'exposition de septembre au musée Réattu, j'y pense et je verrai ces jours-ci quelques camarades pour demander s'ils seraient d'accord d'exposer avec moi ».

Le 25 juin, Théo Kerg annonce à Jacques Latour qu'il arrivera finalement plus tôt que prévu : « Comme l'*Art Mural* organise une exposition à Avignon à partir du 15 juillet et comme j'ai l'intention d'assister au vernissage[9], j'ai décidé d'avancer mon départ de Paris d'une quinzaine et de venir à Arles le 17 juillet. Est-ce que cette date vous convient pour me recevoir et aurez-vous de la place pour me loger ? Je m'excuse de vous demander ce renseignement si tard, mais je n'ai connaissance des fêtes d'Avignon que depuis deux jours »[10].

Théo Kerg va effectivement séjourner quelques temps au cours de l'été à Arles, auprès de Jacques Latour et de son épouse, lesquels sont restés cette année-là tout l'été sur place puisqu'ils ne prendront leurs vacances qu'à la mi-septembre. Mais, ainsi vont les archives, que c'est au moment où les personnes sont les plus proches, qu'elles deviennent muettes, car, à la différence du courrier, les paroles échangées ne laissent pas de traces. Ce qui est certain, c'est que la lettre du 25 juin est la dernière que Théo Kerg adresse au « cher Monsieur Latour ». Ce sera désormais « très cher ami Latour ».

[9] Le vernissage du 4ème salon de l'*Art mura*l auquel participe Théo Kerg a lieu le 19 juillet 1949 au Palais des Papes à Avignon. L'association *L'Art mural* avait été fondé en 1934 par Samuel Barthélémy Guyot, dit Sam Saint-Maur (1906-1979). Son premier salon s'était tenu en juillet 1935 à Paris. Trois autres se tiendront avant-guerre, dont le dernier en 1937 dans le cadre de l'Exposition universelle. Le quatrième salon, à Avignon, sera le dernier. *L'Art mural* prônait l'intégration de l'art dans l'architecture. C'est dans ce contexte qu'est conçu, sous le Front Populaire, le projet de financement de la décoration des bâtiments scolaires, qui n'aboutira qu'en 1951 sous le nom de « 1 % scolaire ».

[10] Joint : Carton d'invitation 4ème salon international de l'Art mural organisée dans le cadre du Festival d'Avignon, Palais des Papes, 11 juillet 1949 à 11 heures.

Théo Kerg, La fille au chapeau bleu, 1948, gouache, collection musée Réattu, Arles.
Dessins et aquarelles du XXème siècle, 1949, catalogue n°50

1950 Désir d'Arles

La correspondance reprend le 25 février 1950 quand Théo Kerg envoie à Jacques Latour une nouvelle lettre riche d'informations. Le plus simple est une nouvelle fois de la citer intégralement avant de la commenter :

« Très cher ami Latour,
Comme vous organisez non seulement une exposition Van Gogh qui, j'espère, marche comme vous voulez, mais aussi une exposition de peinture contemporaine, je vous serais très reconnaissant si vous vouliez m'accepter. Ce sera l'occasion de vous laisser enfin la toile que je vous ai destinée. Veuillez donc avoir l'amabilité de me dire à quel moment il faut vous envoyer les toiles et si éventuellement vous désirez avoir une photo pour le catalogue. N'oubliez pas de me dire en même temps quelle sera, dans ce cas, ma participation aux frais.

Cet été je compte revenir travailler en Arles, mais, cette fois-ci ce sera vraiment pour travailler. J'ai pu cet hiver digérer l'indigestion arlésienne. Car vraiment cette ville vous cause une

indigestion. Pensez donc, toutes ces vieilles pierres, tout ce soleil, cette atmosphère spéciale qu'il a fallu avaler. Maintenant, ça va mieux. D'ailleurs, ma peinture aussi. J'ai fait beaucoup de progrès et je travaille du matin au soir. Ce qui m'attire surtout, c'est votre gentille maison et ses deux heureux habitants qui m'ont laissé de délicieux souvenirs. Moi, de mon côté, j'espère ne pas trop vous avoir déçu. Vous n'écrivez pas souvent, moi non plus d'ailleurs. Je crois que c'est uniquement *because* nous sommes tous très occupés, mais le cœur sincère y est, n'est-ce pas ?

Bon, alors, à très bientôt, très cher ami Latour. Faites-moi signe pour l'envoi de la toile si vous ne jugez pas ma peinture trop mauvaise ou indigne de votre exposition. D'ailleurs, entre Pâques et Pentecôte vous remontez à Paris, vous pourrez voir dans deux galeries des expositions de mes toiles. Ne croyez pourtant pas que je mette des bouchées doubles parce que j'ai perdu dix ans de ma vie à ne pas exposer. Simple coïncidence. Cela aura quand même comme effet de présenter mon travail enfin à un grand nombre de personnes. C'est important pour un peintre, je crois, comme pour tout artiste, d'ailleurs. Veuillez présenter mes hommages à Madame Latour et croyez à mes amitiés sincères et toujours dévouées ».

Le second paragraphe de ce courrier évoque l'été arlésien de 1949. Le témoignage de Théo Kerg recoupe ceux des nombreux autres hôtes des Latour à Arles au cours de ces années. On se sentait manifestement bien chez eux et on souhaitait y revenir. Ce jeune couple solaire installé dans les vieilles pierres à côté du musée incarnait pour leurs visiteurs la ville elle-même, qui, sous le soleil de l'été, leur « brûlait » littéralement les yeux. La romanité fascinait alors plus qu'aujourd'hui et, pour les peintres, la figure de Vincent à l'oreille coupée continuait à hanter les lieux. Théo Kerg veut revenir à Arles pendant l'été 1950 pour « vraiment travailler » après avoir, pensait-il, réussi à « digérer » la ville. On apprend incidemment ainsi qu'il n'a même pas peint au cours de l'été 1949 la toile qu'il destinait au musée ; en fait, il ne parviendra jamais à la finir...

Mais une nouvelle fois dans ce courrier, Théo Kerg revient à ses tourments : les « dix ans de sa vie » qu'il a perdus et son désir de les rattraper. On sent aussi son inquiétude : Jacques Latour n'a pas écrit ; ne l'a-t-il pas déçu ? Et sa peinture, ne la juge-t-il pas indigne de ses cimaises ? Le conservateur d'Arles ne l'a pas oublié, puisqu'il lui a adressé des vœux très chaleureux par l'intermédiaire de Jehanne Rajat : « Je profite de cette lettre pour vous présenter les vœux de ma femme ainsi que les miens que vous serez bien aimable de transmettre à M. Kerg, en lui disant que nous profitons de sa femme en bleu ainsi que des bateaux au maximum. Ils président dans notre petit 'cagnard', qui est devenu avec les mauvais jours la pièce la plus fréquentée. Recevez, chère Madame, mes respectueux hommages et veuillez assurer M. Kerg de toute mon amitié. »

Les deux œuvres exposées au musée au cours de l'été 1949 étaient donc restées dans l'appartement personnel des Latour[11]. Théo Kerg ne devait pas ignorer cette lettre de Jacques Latour à Jehanne Rajat, mais, quand il écrit le 25 février, il est dans la position désagréable du solliciteur. Il a eu vent par Jehanne Rajat des projets de Jacques Latour au musée Réattu et s'étonne probablement de ne pas avoir été encore sollicité. Mais les choses ne vont pas se passer

[11] *La femme au chapeau bleu* est officiellement rentrée dans les collections du musée Réattu en 1949. Elle n'a pas quitté Arles depuis l'exposition de cet été-là, mais on ne sait quand elle est juridiquement entrée dans les collections, si tant est qu'un acte ait jamais été passé. Comme on l'a vu, Théo Kerg destinait au musée Réattu une toile qu'il n'est jamais parvenu à lui fournir. Cette gouache a donc dû rester au musée après le dernier accrochage de Théo Kerg en 1953 par un accord plus ou moins tacite. Quant au dessin des yachts, il a été conservé par Jacques et Marielle Latour à titre personnel.

comme Jacques Latour l'aurait souhaité. Il n'y aura, au cours de l'été 1950, ni exposition Van Gogh, ni exposition de peinture contemporaine d'envergure nationale. La première aura finalement lieu en 1951 et la seconde, en 1953.

Jacques Latour avait pourtant effectivement ambitionné en 1949 de monter une exposition Van Gogh au cours de l'été 1950 et il avait obtenu l'accord de la municipalité à cette fin. Mais il s'illusionnait sur sa faisabilité. Il imaginait pouvoir réunir quelques dizaines de toiles « arlésiennes » dans des collections privées. En fait, aucune exposition Van Gogh n'était possible sans la collaboration des deux grandes collections néerlandaises : celle de Kroller-Müller et celle de Vincent Willem van Gogh (1890-1978), fils de Théo et neveu de Vincent, déposée au musée municipal d'Amsterdam. Ce dernier, avec qui Jacques Latour montera finalement en excellente intelligence une exposition au printemps 1951, est prêt à faire circuler sa collection durant la saison d'hiver, mais pas en été, où elle doit être à la disposition des touristes à Amsterdam. Or, de son côté, la mairie d'Arles ne croit pas au succès d'une exposition hors saison (ce en quoi elle sera détrompée par l'énorme succès de l'exposition Van Gogh du printemps 1951).

Pour son premier projet, Jacques Latour avait sollicité les galeristes avec qui il était en relation, dont Jehanne Rajat, qui lui écrit le 22 novembre 1949 : « Je voudrais savoir à a quelle époque vous faites votre manifestation Van Gogh, car je me suis occupée de différents côtés de vous avoir des œuvres de cet artiste et je suis certaine de pouvoir vous en trouver plusieurs ». Il lui répond dans le courrier que nous avons cité plus haut où il présente ses vœux : « J'ai été obligé d'attendre pour vous répondre car la Municipalité ne s'était pas encore prononcée. Heureusement, cela est fait avant la fin de l'année et que le verdict est positif. Il y aura donc Van Gogh en Arles pendant juillet et août 1950. Vous êtes la première à qui je fais l'annonce avec certitude. Je vous remercie des demandes que vous avez entreprises pour me trouver quelque chose. J'aimerais si possible que vous me mettiez en relation avec les prêteurs éventuels, car je voudrais choisir seulement les toiles faites en Arles ».

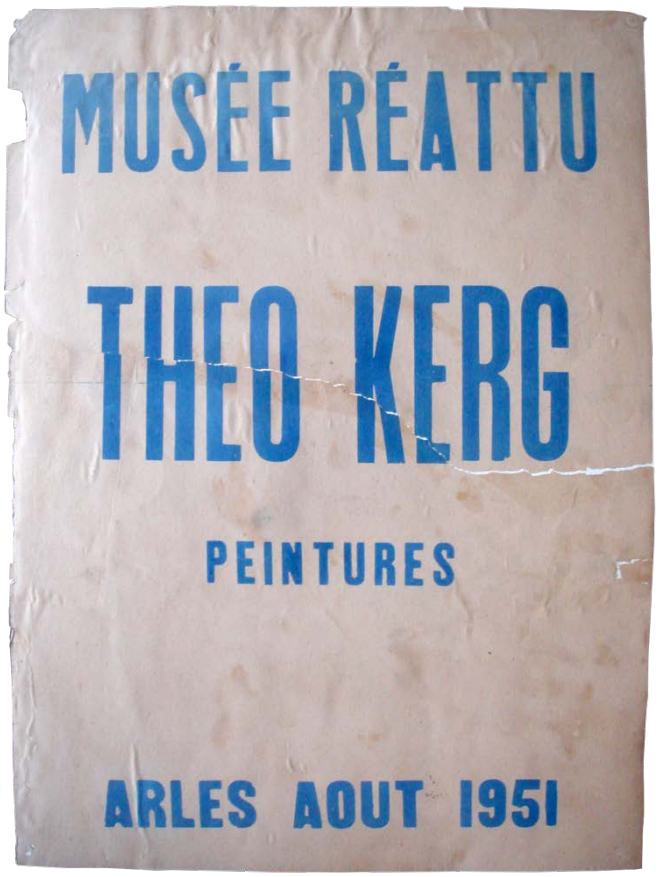
Durant l'hiver 1950, Jacques Latour s'accroche à son projet. Finalement, daté du 10 mars, un courrier de Willem Vincent van Gogh, qui rentre des États-Unis, où il a donné des conférences en accompagnant une exposition des œuvres de son oncle, douche ses derniers espoirs et lui ouvre en même temps de nouvelles perspectives. Une exposition durant l'été 1950 est décidément inenvisageable, mais Willem Vincent van Gogh se montre extrêmement amical et très désireux d'organiser une grande exposition de Vincent à Arles et Saint-Rémy sur les lieux de ses motifs les plus célèbres et de son destin tragique. Elle aura bien lieu et Willem Vincent van Gogh et Jacques Latour noueront à cette occasion une relation amicale étroite, donnant lieu à une correspondance aussi riche que celle étudiée ici.

Il n'y aura pas non plus à proprement parler de grande exposition de peinture contemporaine au cours de l'été 1950, ceci probablement du fait des résultats financiers de l'exposition de 1949 qui avaient été jugés trop médiocres par le maire d'Arles, qui avait écrit à Jacques Latour le1er décembre 1949 : « À la suite d'une communication de Monsieur le receveur municipal, je constate que l'exposition qui s'est tenue dans le musée Réattu du 15 avril au 15 septembre n'a rapporté que la somme totale de 55 500 francs représentant 1285 visiteurs. Je suis extrêmement surpris et suis obligé de constater que l'exposition a été un cuisant échec. Je le regrette profondément pour les efforts déployés, mais vraiment ce nombre infime de visiteurs ne saurait justifier l'engagement des frais que nous avons consentis. »

La municipalité avait investi un budget de 100 000 francs dans cette exposition. On peut donc considérer que des recettes de tourniquet, représentant plus de la moitié du financement municipal, n'étaient pas un résultat négligeable pour une première exposition. Mais le maire d'Arles ne l'entendait manifestement pas ainsi : une exposition devait rentrer dans ses frais. Jacques Latour le convainc pourtant de mettre au budget de 1950 une somme de 500 000 francs pour l'organisation d'une exposition Van Gogh, dont on espérait, à raison, qu'elle amènerait du monde, ce qui fut le cas, bien au-delà des espérances. Pour le reste, il fallait faire avec des « bouts de chandelles », l'activation des réseaux et beaucoup d'énergie, ce dont Jacques Latour ne manquait pas. Pour l'été 1951, il organise donc une exposition de peintres contemporains lyonnais et provençaux. Les peintres de Lyon sont réunis par deux galeristes de la ville : Jean Gonon que nous avons déjà évoqué et Marcel Michaux (1898-1958) qui y dirige la galerie *Folklore*. À Avignon, c'est Albert La Bastie (1907-1975), peintre, galeriste et critique d'art qui se charge de réunir des artistes. Arles, enfin, est représenté par Jacques Hauer (1904-1980), avec qui Théo Kerg a noué au cours de l'été 1949 des liens amicaux.

Est-ce que, à défaut d'y contribuer à une exposition, Théo Kerg s'est rendu à Arles au cours de l'été 1950 pour y « travailler », comme il entendait le faire, ou simplement pour le « farniente » comme l'année précédente ? Rien ne vient l'indiquer. Ce n'est qu'en 1951 qu'il bénéficie, enfin, de l'exposition personnelle, projetée depuis 1949. Mais elle sera montée dans l'urgence et, là encore, avec de tout petits moyens.

1951 Une exposition personnelle, enfin



Durant l'hiver 1951, Jacques Latour est surchargé. C'est à cette époque qu'il fait des découvertes importantes dans les fouilles des Cryptoportiques, ce qui lui créera d'ailleurs des problèmes, car il est pris dans des conflits entre grands maîtres de l'archéologie gallo-romaine. Par ailleurs, il monte pour le printemps l'exposition Van Gogh, en collaboration avec les musées de Lyon et de Grenoble et, sur place, avec la municipalité de Saint-Rémy, où la moitié des toiles seront accrochées. Jehanne Rajat l'aide dans ce travail en se chargeant de réunir des critiques parisiens influents et d'organiser leur voyage à Arles. C'est par son intermédiaire que Jacques Latour a des nouvelles de Théo Kerg. Le 16 mars 1951, à l'occasion d'une lettre consacrée à l'organisation de l'exposition Van Gogh, Jehanne Rajat lui écrit : « Théo est rentré depuis trois semaines chargé de lauriers et de couronnes danoises, très content de son résultat. Acheté hier par la Ville de Paris et de bons projets, des commandes. Je le crois bien demandé. » Dans sa réponse du 28 mars, Jacques Latour lui demande de transmettre ses « amitiés à Kerg ».

Le 25 avril Jehanne Rajat envoie une longue lettre à ses « chers amis » (Jacques et Marielle Latour) pour préciser l'organisation du voyage des critiques pour l'inauguration de l'exposition Van Gogh qui aura lieu le 5 mai suivant. Elle demande par la même occasion qu'on lui retienne « deux places aux arènes pour dimanche » car elle « emmène avec elle Théo Kerg », « qui se dépêche de travailler pour pouvoir distraire deux jours. » Ce n'est qu'après le succès de cette grande manifestation artistique et mondaine que le projet d'une exposition de Théo Kerg est abordé dans la correspondance entre Jehanne Rajat et Jacques Latour ; ils en avaient probablement parlé, avec Théo Kerg, de vive voix à Arles. Dans son courrier du 16 mai 1951, Jehanne Rajat, après s'être félicité du succès de l'exposition Van Gogh et avoir fait le point sur les articles de presse qu'elle avait commandités, écrit à Jacques Latour :

« Pour l'exposition de Théo, le nombre de toiles variera du moment où vous pourrez les accueillir ; par exemple du 15 juillet environ à fin septembre, je sais que vous pourriez avoir à peu près une vingtaine de toiles. Je serais contente si vous pouviez me fixer aussitôt que possible de la date à laquelle vous pensez l'exposer, car, en ce moment, je suis obligé de tenir un vrai calendrier à cause de mes expos à l'étranger. Bien sympathiquement à vous deux. » Le 28 mai, elle écrit à Marielle Latour : « Je pars vendredi matin pour Amsterdam pour le vernissage de Théo Kerg le lendemain. […] Théo est sur les dents, mais son expo s'annonce sous les meilleurs auspices. Le meilleur critique hollandais lui a demandé à présenter son expo et le directeur de la galerie est emballé »[12].

Mais il faut attendre en revanche le 7 juillet 1951 pour trouver une lettre de Théo Kerg à Jacques Latour à propos de son exposition qui doit démarrer à la fin du mois :

« Mon cher ami, Madame Rajat m'a communiqué votre lettre. Merci de votre intention de faire une exposition de mes toiles. Si vous voulez, nous pouvons commencer vers le 3 ou le 5 août (Fixez vous-même la date !) et terminer vers le 25. J'aurai 20 toiles. Nous pourrons même à la rigueur faire un choix là-dedans. Toutefois, j'ai besoin de 25 mètres de cimaise. Dites-moi ce que vous en pensez et comment vous avez l'intention de faire connaître l'exposition au grand public. J'attends votre réponse avec impatience, car j'ai beaucoup de projets et je voudrais prendre mes dispositions. Merci infiniment d'avance, mon cher ami. » Il termine en présentant ses « hommages à Madame » et en ajoutant : « si Marchand traine par-là, saluez-le cordialement de ma part ». Un *post-scriptum* est à destination de Jacques Hauer : « Voulez-vous avoir l'amabilité de dire à Monsieur Hauer que j'ai besoin de 5 litres d'huile décantée. Je les prendrais en août et lui payerai en même temps. Merci beaucoup. Dites aussi bien des choses aimables de ma part et de la part de Madame Rajat à ce cher et très sympathique ménage. Je crois qu'il y avait une touche sur une de mes toiles. Mais ça, c'est l'affaire de Madame Rajat ».

[12] Il s'agit de l'exposition à la galerie *van Lier* qui a lieu du 2 au 23 juin. Un tableau est acheté à cette occasion par le musée municipal d'Amsterdam.

1949 *Ivres d'eau*, huile sur toile, 67 x 38 cm,
exposé au Musée National d'Histoire et d'Art (MNHA) en 2013-2014
(cat. Arles 1951, n° 6)

On voit se dessiner-là le petit monde artistique que Jacques Latour avait constitué à Arles, avec des peintres comme André Marchand (1907-1997) ou Jacques Hauer, qui avaient leur « rond de serviette » au musée Réattu. Il est amusant de noter aussi comment Théo Kerg fait mine de renvoyer à Jehanne Rajat une transaction en cours avec Jacques Hauer pour l'une de ses toiles. Les artistes sont toujours gênés à l'idée de faire du commerce ; s'ils ont des agents ou des galeries, c'est pour mettre une barrière symbolique entre leur et art et les transactions marchandes. À partir de la mi-juillet, les choses se précipitent et l'exposition est montée aux forceps en deux semaines. Le 16 juillet, Théo Kerg écrit à Jacques Latour :

« D'accord vous aurez mes toiles avant le 25 juillet. Demain, dès que nous aurons dédouané mes toiles de Hollande qui sont arrivées à la gare, je m'occuperai d'un transporteur. Je vous enverrai alors également la liste des toiles afin que vous puissiez faire faire le catalogue. Vous avec les toiles, je le ferai. Je serai fixé là-dessus sous peu. Pouvez-vous mettre ou faire mettre un article dans *Arts* sur l'expo de mes toiles au musée Réattu ? (Je sais ce que vous pensez de ce journal et vous savez que je partage votre opinion et bien d'autres encore, mais, hélas, c'est le seul journal d'art actuellement[13]). Merci infiniment de la peine que vous prenez avant votre départ. Mes hommages respectueux à cette chère Madame Latour et à vous mes sentiments très cordiaux. »

[13] Jacques Latour était irrité par le peu d'empressement de ce journal, auquel il avait abonné le musée, à rendre compte des expositions en province, et notamment des siennes à Arles. Il n'avait pas pu obtenir d'article en 1951 sur l'exposition Van Gogh organisée à Arles et à Saint-Rémy de Provence, au motif que celle-ci était la reprise de celle de Lyon et de Grenoble, alors que le retour des toiles, là où il les avait peintes, avait, à l'évidence, une grande importance symbolique, au point de susciter d'ailleurs un long article dans *Paris-Match* !

1951 *Remmailleuse rouge*, huile sur toile, 55×46 cm,
10F, (no 7651) (cat. Arles 1951, n° 14)

Dans une nouvelle lettre datée du 20 juillet, Théo Kerg précise les conditions de l'expédition :

« À la suite de nombreuses difficultés, mes toiles de Hollande me sont parvenues seulement aujourd'hui. Je m'empresse de vous envoyer une partie, 14 en tout[14], dans deux caisses. En voici la liste pour le catalogue, par ordre de grandeur […] En moyenne ce sont des 10F[15]. Donc, vous pouvez choisir votre salle ou vos salles, car il faut ajouter à la dimension indiquée un cadre de 10 cm de largeur et puis 50 cm entre les toiles. Les caisses vous parviendront très probablement le 24 courant car j'ai fait une expédition à votre nom au musée, port payé, vitesse accélérée, livraison à domicile. Voulez-vous vérifier en présence du livreur si les toiles et les cadres sont en bon état, car l'emballage a été fait selon les prescriptions (les toiles ne peuvent pas bouger) et faire le cas échéant, c.-à-d. en cas de détérioration, une réclamation en règle. Je ne payerai le transport qu'après avoir votre lettre entre les mains.
Je compte entièrement sur vous pour les affiches. Je désire de gros caractères très simples : Musée Réattu, Arles, Théo Kerg, dates. C'est tout. Voulez-vous m'envoyer quelques exemplaires. Si vous avez besoin d'un cliché pour le catalogue, faites-moi signe rapidement, car j'en ai. J'aimerais avoir à peu près 50 catalogues pour moi. Si vous désirez vendre ou faire vendre lors de l'exposition (et je trouve que c'est une bonne occasion), les clients seront sans doute très rares, mais cela me rendrait quand même service, car les frais sont très élevés, d'autant qu'il va falloir expédier les toiles avec d'autres fin août de Paris en Italie où je vais avoir des expositions. Je vous enverrai la liste de prix. Dans ce cas, vous me direz ce qui revient au musée. Dans l'espoir que tout ira bien et que vous ferez le nécessaire auprès de la presse, je

[14] Et non 20 comme initialement prévu ; voir leur liste sur le catalogue reproduit en fac-similé.
[15] C'est-à-dire des œuvres d'un format moyen 55 x 46 cm.

vous envoie mes sentiments les plus reconnaissants et cordiaux. Mes hommages respectueux à Madame Latour. »

Ce courrier est riche de précisions et témoigne de la méticulosité de Théo Kerg dans la gestion de ses œuvres, mais aussi d'une certaine légèreté de son comportement à l'égard de Jacques Latour. Alors que l'exposition ouvre dans dix jours, il lui demande en effet de composer et de faire imprimer un catalogue. Il faut aussi composer l'affiche, s'occuper de la presse, alors que Jacques Latour, épuisé par l'exposition Van Gogh, s'apprête à prendre ses « vacances » du musée … pour aller faire de l'archéologie en Espagne ! … Signalons aussi, qui peut paraître étrange aujourd'hui, une certaine confusion entre musées publics et galeries privées, puisque l'exposition est considérée comme une occasion potentielle de vente. Les ventes ne passent toutefois pas par la comptabilité du musée, qui se contente de faire la mise en relation, *via*, comme on le verra, le concierge.

Le 23 juillet, Jacques Latour répond à Théo Kerg : « Cher ami, ce matin, avec votre lettre, les deux caisses : un peu démolies, mais rien aux toiles. L'emballeur n'a pas l'habitude des tableaux. Je vais faire quelques affiches à Arles, mais pas moyen de faire un catalogue. Pas assez de temps. Votre exposition ouvrira lundi ou mardi prochain (pour le mois d'août). Je compte partir immédiatement après pour l'Espagne, pour un mois de travail d'archéologie. Votre exposition sera annoncée dans *Arts* et *Le Peintre*. Nous enverrons aussi un mot à Guy Dornand[16]. Ici, je préviendrai les journaux locaux. Que ne venez-vous ? Hauer a de l'huile pour vous qui ne décante pas trop vite. » Mais Jacques Latour manifeste une certaine déception sur la qualité de l'envoi : « Je suis content de présenter 14 toiles de vous ici, mais, il y a un 'mais'. Il me semble avoir vu à Paris des toiles plus grandes et plus riches. Peut-être sont-elles vendues, ce qui est très bien, mais je les regrette. Nous aurons l'occasion d'en parler. Toutes mes amitiés à partager avec Madame Rajat. »[17]

Dans sa réponse, adressée le 24 juillet, Théo Kerg ne cache pas un certain désappointement : « Mon cher ami, je suis content qu'il n'y ait pas de dégâts aux tableaux, mais je suis navré que mes toiles ne vous donnent point satisfaction et aussi que vous n'ayez pas le temps de faire un catalogue. Les grandes belles toiles que vous avez vues sont en effet vendues. Pourtant je crois que dans le lot il y en a qui sont vraiment défendables. Il est vrai que j'aurais bien voulu travailler encore un peu à l'un ou l'autre, mais il ne s'agirait quand même que de nuances. Vous savez que j'ai recommencé à peindre seulement en 1948 et qu'il faut beaucoup de temps pour mettre au point une œuvre, d'autant que je travaille très longtemps à chaque toile. Néanmoins, tâchons de faire réussir cette exposition ».

[16] Guy Dornand, critique au journal *Libération* ? avait publié dans cet organe un très sympathique article sur l'exposition Van Gogh le 8 mai précédent.
[17] Notons qu'il n'y a pas les vingt toiles prévues, mais seulement quatorze.

1951 *Le port vert*, huile sur toile, 46×55 cm,
10F, (no 4951) (cat. Arles 1951, n° 11)

Théo Kerg craint en effet l'échec du fait de la faiblesse prévisible de l'annonce dans la presse, mais, aussi, de l'absence de Jacques Latour pendant le temps de l'accrochage : « Je compte sur vous pour le papier pour *Arts*, car actuellement ils n'ont pas de rédacteurs là-bas. *Le Peintre* est en vacances jusqu'au 1er septembre, inutile donc d'y faire quelque chose[18]. D'accord pour Guy Dornand et les autres. J'espère que vous allez pouvoir vendre quand même (c.-à-d. malgré votre absence, le peu de propagande et le manque de touristes), l'une ou l'autre toile ». Aucune toile ne sera en fait vendue pendant l'exposition à Arles. Pour ce qui concerne la presse, Théo Kerg aura droit aux journaux locaux : *La France de Marseille* (28 juillet 1951), *Le Méridional* (28 et 30 juillet 1951), *Le Provençal (*30 juillet 1951), mais pas à la presse nationale, qui, au grand dam de Jacques Latour, ne s'intéresse guère à ce qui se passe à Arles. Un article paraîtra aussi

[18] *Le Peintre : guide du collectionneur* est un bimensuel créé par Jean Chabanon (1913-1990) en 1950, avec pour rédacteur en chef Yvonne Bligné. Il ne paraît pas pendant l'été. Jean Chabanon avait fait partie des journalistes invités, via Jehanne Rajat, à l'inauguration de l'exposition Van Gogh, le 5 mai 1951. Yvonne Bligné l'avait accompagné, puisqu'elle écrit le 28 mai suivant à Marielle et Jacques Latour : « Je m'excuse de ne pas vous avoir plus tôt remercié de votre extrême gentillesse. Merci chère Madame pour vos cordiales réceptions dans votre beau logis. Je pense que vous voyez le Rhône sous un ciel toujours bleu. Ici, il est tellement gris. Merci cher monsieur de nous avoir montré une telle exposition dans un musée où la lumière est parfaite. Je vous envoie *Le Peintre* et chaque quinzaine vous en ferait le service. Vous seriez très aimable de me tenir au courant de toutes vos manifestations. Si vous avez quelques beaux clichés faites le moi savoir. Il y a beaucoup à faire dans votre région et il faut donner une place prépondérante au musée d'Arles ! Et vos fouilles, sont-elles toujours aussi fructueuses ? Chère Madame, cher Monsieur, je vous quitte et vous envoie l'expression de mes meilleures amitiés ». Cette revue va donc soutenir l'action de Jacques Latour à Arles ; le 1er mars 1952, elle offre sa une, pour son numéro 41, à Théo Kerg, avec une reproduction de *La fille au chapeau bleu* (sic).

le 24 août 1951 dans *La Bretagne*, où l'on rappelle qu'il a illustré *aux cent routes du Ponant* de Louis Le Cunff et exposé à Paris, en avril-mai 1950, des paysages de Douarnenez.

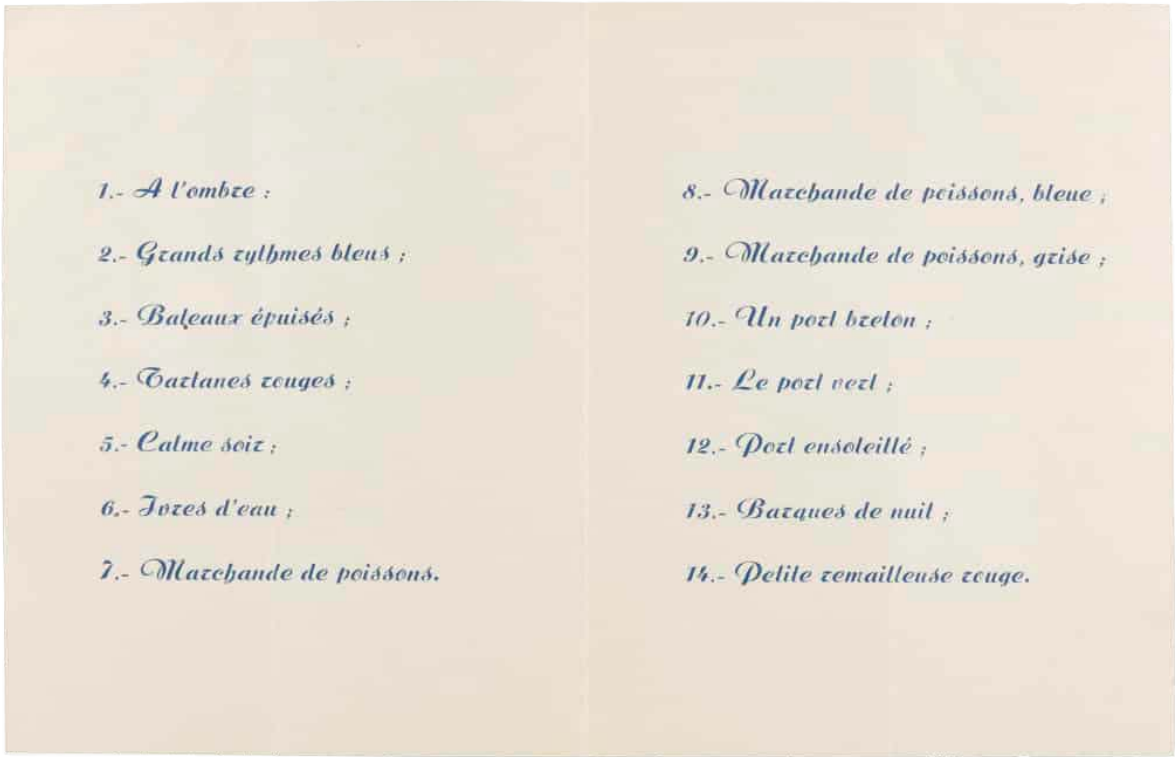
Dans ce courrier du 24 juillet, Théo Kerg précise, enfin, qu'il ne pourra « pas venir, hélas, avant la fin août », « car j'ai mes toiles pour l'Italie, de nouvelles toiles pour la Hollande, et des toiles pour Paris à commencer ou à terminer, ensuite, j'ai des lithos en couleur en chantier et je devrais les avoir terminés déjà. Je vous assure que je suis crevé de fatigue, que je n'ai pas assez de temps pour faire tout ce que j'ai à faire et que les vacances de cette année sont fichues pour moi, d'autant plus qu'à la rentrée, il y aura une hausse de 15 à 20 % et qu'il faudra donc vendre et avoir de quoi vendre ».

Une fois de plus, Théo Kerg compare enfin défavorablement son sort à celui de Jacques Latour : « Reposez-vous en Espagne, puisque vous avez la chance de pouvoir encore prendre des vacances (j'espère au moins que vos travaux archéologiques ne vous prendront pas tout votre temps) ». Il n'avait manifestement pas conscience des contraintes qui pesaient sur son ami. Le 26 juillet, il revient à la charge sur le catalogue : « Hier, j'ai cherché une solution à cette question de catalogue. Un imprimeur d'ici veut bien m'imprimer un catalogue : 3 pages + cliché, 500 ex, maximum 4000 frs. Si vous êtes d'accord et si le musée peut payer, nous les aurons pour mardi. J'attends donc votre télégramme sur lequel vous mettez oui si vous êtes d'accord et tout simplement non si vous ne payez pas. J'espère que tout va s'arranger ».

Son insistance à gain de cause, puisque Jaques Latour fait imprimer un catalogue très simple sur une demi-feuille de format 'A4', pliée en deux. Théo Kerg le remercie le 28 juillet et lui demande de faire envoyer 170 exemplaires de ce catalogue à Simone Gille-Delafon (1890-1984), la secrétaire générale de l'Association internationale des critiques d'art, créée en 1950 dans l'orbite de l'UNESCO et hébergée par la revue *Arts*[19]. Il le prie « de l'envoyer à tous les membres de l'association, sauf ceux du Luxembourg (j'insiste sur ce dernier point, car il n'y a que des gangsters dans ce groupe) ». Cette dernière remarque s'explique par le fait que, lors du deuxième Congrès international des critiques d'art qui s'était tenu du 27 juin au 1er juillet 1949, il avait eu une violente altercation avec le critique luxembourgeois Joseph-Emile Müller (1911-1999), qui était aussi secrétaire de la 10ème commission d'épuration administrative, laquelle continuait son instruction contre Théo Kerg en dépit de l'extinction de la procédure pénale.[20]

[19] Le premier congrès à l'origine de cette association avait en fait eu lieu en juillet 1948.

[20] Théo Kerg reçoit le 28 avril 1950 une convocation de cette commission pour le 8 juin ; il ne s'y rend pas et est condamné le 27 juin à un blâme public, une amende de 20 000 frs et une interdiction d'exercer toute activité artistique ou littéraire et de donner une publicité quelconque aux œuvres provenant de cette activité pour une durée de vingt ans. Le 8 juillet cette interdiction est réduite par le ministre de l'Epuration à douze ans à compter du 10 septembre 1944. Le 2 septembre on lui accorde un sursis pour le paiement de l'amende. Ce sursis réitéré le 17 septembre 1951. Il lui faut attendre la loi d'amnistie du 12 janvier 1955 que pour que soient éteintes toutes les actions contre lui.



1.- A l'ombre ;

2.- Grands rythmes bleus ;

3.- Bateaux épuisés ;

4.- Tartanes rouges ;

5.- Calme soir ;

6.- Ivres d'eau ;

7.- Marchande de poissons.

8.- Marchande de poissons, bleue ;

9.- Marchande de poissons, grise ;

10.- Un port breton ;

11.- Le port vert ;

12.- Port ensoleillé ;

13.- Barques de nuit ;

14.- Petite remailleuse rouge.

Théo Kerg souhaitait manifestement venir à Arles quand Jacques Latour y serait présent ; il lui écrit donc : « Dites-moi quand vous serez de retour d'Espagne, car fin août je viendrai en Arles. Dites mes amitiés à la famille Hauer. Bon voyage espagnol et bonnes vacances ». Le 30 juillet 1951, il lui envoie un nouveau courrier en le remerciant pour le texte sur l'exposition qu'il vient de recevoir : « Bravo pour l'article simple et très bien. Il portera sûrement. Vous avez sans doute envoyé le même à *Arts* ?? ». Ce projet d'article, signé RV dont on ne sait quel en était l'auteur et à quel organe il était destiné, ne paraîtra jamais. Il s'agit peut-être du document, très favorable au peintre comme au musée, conservé dans les archives Kerg à Luxembourg[21].

Théo Kerg revient aussi dans ce courrier à la perspective de ventes dans le cadre de son exposition : « J'espère que votre portier-concierge vendra l'une ou l'autre toile » et évoque la dette qu'il a conscience d'avoir contracté à l'égard de la ville d'Arles et de Jacques Latour : « Toutefois pour vous dédommager un peu, je vous laisse à vous personnellement un dessin qui se trouve déjà dans votre salle à manger [Les yachts en cale sèche à Cannes]. Plus tard, je ferai don d'une très belle et grande toile à votre musée (n'oubliez pas de me faire savoir le nom du maire, je lui mettrai un mot) ».

Au cours du mois d'août, alors que Jacques Latour est en Espagne, Albert La Bastie lui écrit pour lui faire part de son projet de monter à Avignon, en association avec Jean Gonon à Lyon, une exposition de Théo Kerg : « Mon cher ami, j'irai sans doute voir l'expo Kerg au mois de juin de la semaine prochaine, peut-être dans la matinée. J'ai l'intention de reprendre les

Catalogue de l'exposition de Théo Kerg, Musée Réattu, Arles

[21] Un manuscrit, qui n'est pas de la main de Jacques Latour, porte sur l'exposition d'Arles dans une première partie et sur l'exposition antérieur à la galerie van Lier d'Amsterdam, qui a eu lieu du 2 au 23 juin 1951 ; le premier porte la mention « province » et le second la mention « étranger », ce qui pourrait correspondre aux rubriques de la revue *Arts* ; le tapuscrit ne reprend que la première partie du document manuscrit.

expositions en octobre. J'en ai parlé récemment avec Gonon de Lyon et les échanges pourraient avoir lieu. Si Kerg voulait exposer ici, parlez-lui-en. À bientôt donc. Bien sincèrement et meilleur souvenir à votre femme ». À son retour d'Espagne, le 31 août 1951, Jacques Latour fait un rapport à Théo Kerg sur l'exposition :

« Cher ami, de retour d'Espagne, je viens vous donner quelques nouvelles de votre exposition et vous transmettre ce mot qu'on a déposé pour vous au musée. Il y a eu beaucoup de visiteurs, des contents et des mécontents, naturellement. Les petits catalogues sont épuisés. *Arts*, jusqu'à présent, n'a rien fait paraître, mais son correspondant d'Avignon [La Bastie] est venu voir l'exposition. Nous espérons vous voir bientôt. Toutes nos amitiés ». Le lendemain (à moins que leurs courriers ne se soient croisés), Théo Kerg lui envoie une carte postale de Souillac dans le Lot : « mon cher ami, les événements ne m'ont pas encore permis de venir jusqu'à Arles. Je partirai dans quelques semaines pour l'Italie et vous donnerai de mes nouvelles avant. J'espère que vous avez passé un bon moment en Espagne. Voulez-vous avoir l'amabilité de mettre mes tableaux de côté. J'espère qu'ils ne vous encombreront pas trop. Amitiés affectueuses à vous deux ».

Jacques Latour lui répond le 21 septembre 1951 à Paris : « Nous avons laissé accrochées vos toiles jusqu'à maintenant. La Bastie a été nommé correspondant d'*Arts* pour le sud-est et il est venu voir votre exposition. Il fait un article et j'espère qu'il aura plus de succès que nous[22]. Nous partons en vacances au début octobre, vers le 3. Nous espérons que vous pourrez venir avant pour que nous ayons le plaisir de vous voir. Si cela ne vous est pas possible, vos toiles, en caisses, seront déposées chez Hauer ».

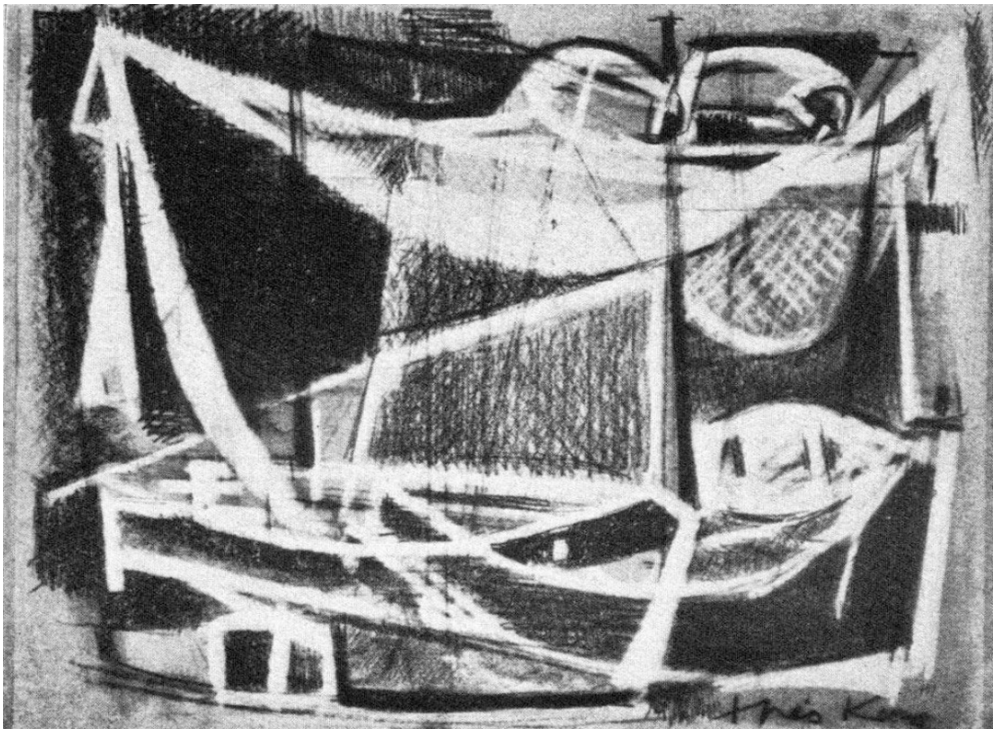
Le lendemain, Théo Kerg répond à Jacques Latour : « Très cher ami, j'allai vous écrire quand la concierge m'a apporté votre lettre, dont je vous remercie beaucoup ainsi que d'avoir laissé accrochées mes toiles jusqu'à ce jour. J'ai beaucoup regretté de ne pas avoir pu descendre jusqu'à ce jour, mais j'ai un travail monstre. Mes lithos en couleur, mes expositions en Italie, mes salons, mes expositions à Paris cet hiver. Des clients et des galeries étrangères qui m'ont annoncé leur visite, des directeurs de musée et des organisateurs d'exposition, tout cela pêle-mêle en ce moment et jusqu'à mon départ en Italie vers le 20 oct. C'est vous dire que je n'ai pas une minute pour me déplacer. J'ai été en Dordogne en voiture avec des amis juste pour respirer 5 jours (ce sont mes vacances de cette année). Hier j'ai donné ordre à la maison Robinot à Paris de charger leur correspondant à Marseille du transport de mes toiles (qui se trouvent en Arles) à Milan. Il viendra donc ces jours-ci. Voulez-vous lui recommander de les emballer avec beaucoup de soin. J'ai demandé qu'on les assure. Merci beaucoup d'avoir chargé le correspondant d'*Arts* de faire un papier. Comme ce journal fait depuis quelques mois une obstruction systématique à toute publication sur moi (sans doute parce que je ne leur graisse pas la patte), je doute fort qu'il ait du succès. Mais nous verrons. Il y a d'autres gens beaucoup plus intéressants qui s'intéressent à mon travail et vous entendrez sous peu parler de moi. En revenant d'Italie, je passerai chez vous pour vous parler et pour entendre quelques détails sur mon exposition. Je serai chez vous vers le 10 novembre. En vous remerciant encore de tout cœur et en espérant que vous allez passer de bonnes vacances, je vous envoie mes amitiés affectueuses à tous les deux ».

Théo Kerg part effectivement pour l'Italie. Le 4 octobre 1951, l'entreprise Maurice Robinot écrit à Jacque Latour pour lui demander d'« expédier de toute urgence », chez un transporteur

[22] Cette phrase prouve qu'il y a bien eu deux textes : celui envoyé à Théo Kerg par Jacques Latour et celui rédigé par Albert La Bastie en septembre 1951. Le texte présent aux archives Théo Kerg signé R.V. est-il un de ces deux textes ou encore un troisième ?

à Marseille, où elle les prendra en charge, les quatorze tableaux de Théo Kerg exposées durant l'été au musée Réattu, qui y sont toujours en dépôt. Théo Kerg expose du 27 octobre au 9 novembre à la Galleria d'Arte del Naviglio de Milan, dans le cadre de la 111e « Mostra del Naviglio », puis à la Biennale internationale d'*Arte marinara* de Gênes, où il est primé le 17 novembre 1951. Malheureusement, il ne peut pas passer par Arles lors de son retour d'Italie vers Paris en raison des graves inondations dans la vallée du Pô et la basse vallée du Rhône, qui ont lieu en novembre 1951. De retour à Paris, il écrit le 21 décembre 1951 à Jacques et Marielle Latour :

« Mes chers amis, en partant pour [sic] l'Italie, j'avais bien pris un billet pour Marseille pour passer vous voir. Mais les inondations m'ont coupé le chemin prévu] et j'ai dû rentrer en toute vitesse à Paris où j'ai, en travaillant dur, réussi à terminer mon envoi pour l'Angleterre et l'Écosse. À la suite du 1er prix à la biennale internationale de Gênes, j'ai été invité par différentes galeries à faire une exposition. Mon exposition à Milan ayant eu un succès énorme, j'ai prospecté pendant un mois, mais devant le fait qu'une importante galerie parisienne m'a demandé une exposition pour le printemps 52, j'ai renoncé à tout jusqu'à la fin de 52[23]. Ce mois en Italie a été fort instructif, mais j'ai perdu beaucoup de temps. Maintenant, il m'est impossible de me déplacer et je travaille de 7 heures du matin à 9 ou 10 heures du soir ».



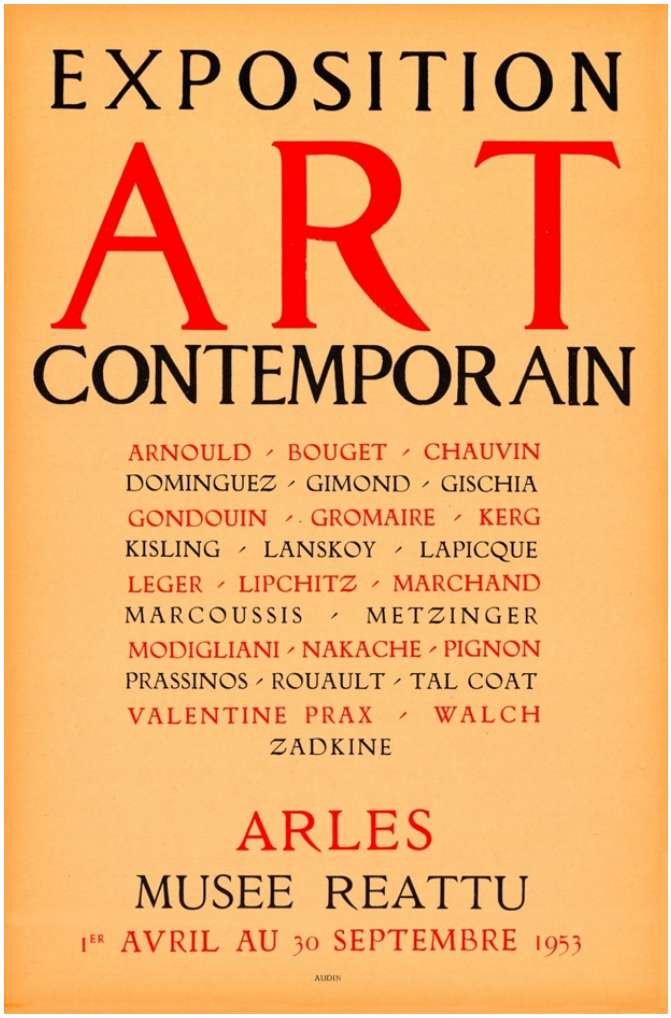
1951 *Dopo la pesca, dessin*, Premier Prix, section bianco e nero.
Biennale internationale d'Arte Marinara, Genova

Mais le désir d'Arles est toujours là :
« Après mon exposition, je compte descendre vers le midi et rester un moment en Arles. J'espère que vous n'avez pas trop souffert des inondations et que vous vous portez toujours bien. Dites mes amitiés à M et Mme Hauer. À vous encore une fois mes remerciements pour l'exposition du musée, dont on a beaucoup parlé ici et joyeux Noël. Pour 1952, mes meilleurs vœux de bonheur ».

[23] Théo Kerg n'expose pas à Paris au printemps 1952, mais du 17 octobre-9 novembre à la galerie Craven.

1953 Théo Kerg en bonne compagnie

Théo Kerg va pouvoir exposer une troisième fois à Arles, en 1953, dans le cadre d'une exposition collective d'art contemporain. Le 24 février, Jacques Latour lui écrit : « Cher ami, j'espère que vous avez terminé la toile que vous destinez à Arles et dont vous m'aviez parlé à votre exposition. Je suis plus exigeant encore, car je fais de Pâques à octobre une exposition de peintres contemporains et j'aimerais que vous me prêtiez d'autres toiles. Si vous acceptez, il me faudrait les titres, dimensions et valeurs pour assurances et catalogue. J'espère qu'en dehors des émotions que vous avez eues avec votre exposition de gouaches, le travail marche à plein et que vous êtes content ».



Théo Kerg lui répond par retour du courrier, dès le surlendemain :
« Mon cher ami. Votre invitation à l'exposition de Pâques m'a fait plaisir et j'accepte de tout cœur. De combien de toiles avez-vous besoin ? (J'ai aussi des clichés) En ce moment, j'ai fort peu de toiles et la vôtre n'est pas entièrement terminée. Mais elle le sera pour l'exposition ce qui nous épargnera un transport par la suite. J'attends votre réponse par retour du courrier, car je prépare une exposition de gouaches pour la Belgique et j'ai un peu délaissé la peinture à l'huile. Je m'y remettrai donc rapidement. En plus, j'ai des tas de choses à Nancy, puis à New York, en Allemagne, etc, etc. Il faut que tout se fasse en même temps. C'est fou ! » Il poursuit par une référence au père de Jacques, Alfred Latour : « J'ai quand même été au vernissage de votre père chez Carmine[24]. Il se fait le petit ! Marchand et moi avons analysé un peu sa peinture sur place. Il y avait un monde intéressant. Mes amitiés fidèles à vous deux ».

Jacques Latour lui répond aussi vite le 28 février : « Je voudrais pour Pâques 2 ou 3 toiles de 10 à 40 F, de façon à faire un panneau valable. En principe, je prends les œuvres à Paris entre le 10 et le 15 mars. Il me faut au plus tôt les renseignements : titres, dimensions, valeurs. Merci d'avoir répondu à mon appel ». Le 8 mars 1953 Théo Kerg lui écrit : « J'ai travaillé à votre toile avec l'espoir de pouvoir la terminer. Mais la date était vraiment trop proche et je n'ai pas pu faire le nécessaire. Vous la verrez d'ailleurs si vous venez prendre les autres tableaux. Voici les titres et les dimensions :

[24] Alfred Latour, qui répugnait à exposer sa peinture, avait pourtant accepté en mars 1953 un accrochage à la Galerie Carmine, 51 rue de Seine à Paris.

Marchande de poissons : 30 Fig : 90 x 73 = 120 000 frs
Marchande de poissons : 30 Fig : 90 x 73 = 120 000 frs
Si vous désirez avoir encore un 10 Fig., adressez-vous à Mme Rajat, elle sait où se trouve cette toile que j'ai en chantier depuis un certain temps. Elle vous montrera aussi celle que j'ai destinée à votre musée et que vous aurez bientôt. Ce soir je pars au Luxembourg. À mon retour, je terminerai les gouaches pour mon exposition d'Anvers (vernissage le 18 avril). En plus, j'ai une exposition au musée de Poitiers[25]. Amitiés à vous deux ».

Finalement, trois œuvres de Théo Kerg sont accrochées à l'exposition de *Peintures et sculptures contemporaines* qui est inaugurée le 26 mars : les deux tableaux cités plus haut et une toile représentant Notre-Dame de Paris. Jacques Latour ne peut malheureusement pas publier le catalogue de cette exposition, intégralement organisée grâce à des prêts d'artistes et de galeries parisiennes, principalement la Galerie de France, mais aussi la galerie Benezit et la galerie du Berry. Théo Kerg est bien entouré dans cette exposition qui comprend des œuvres, peintes ou sculptées de Marcel Gimond, Emmanuel Gondouin, Marcel Gromaire, Moïse Kisling, Fernand Léger, Jacques Lipchitz, Louis Marcoussis, Jean Metzinger, Amedeo Modigliani, Valentine Prax, Georges Rouault, Charles Walch, Ossip Zadkine, et, pour les plus jeunes Reynold Arnould, Léon Gishia, André Lanskoy, Charles Lapique, Armand Nakache, Oscar Dominguez, Edouard Pignon, Pierre Tal Coat, sans oublier l'ami André Marchand et le voisin Mario Prassinos, qui est installé à Eygalières. Il est dommage qu'un catalogue n'ait pas été conservé d'une telle exposition dont on trouverait peu d'équivalent en France à l'époque.

Théo Kerg est passé par Arles, voir l'exposition, probablement au début de l'été, puisqu'il se rend ensuite sur la Côte d'Azur, chargé d'affiches du musée Réattu, celle de l'exposition à laquelle il contribue, mais aussi celle d'une exposition de tapisseries de Jean Lurçat qui a lieu parallèlement, du 27 juin au 1er octobre. Le 15 juillet, il envoie à Jacques Latour une carte postale de Menton, où il participe à la deuxième Biennale[26] : « cher Jacques, A la biennale, on a été très chic. On a mis vos deux affiches à l'entrée. J'ai réussi à vous avoir des affiches sans trop de mal (on les vend). Vous les recevrez par le même courrier. Voulez-vous en mettre chez vous ou au musée et à l'entrée de vos monuments ? ! merci. J'ai réussi à placer presque toutes vos affiches (Lurçat et l'autre) dans les grands hôtels et les agences à Menton. J'en ai encore 10 pour Vence et Cannes. Je vous en demanderai pour Saint-Tropez où je débarque le 18. Amitiés à vous deux ». Le 20 août, c'est de Saint-Tropez qu'il lui écrit : « Mon cher Jacques, j'ai placé les dernières affiches à Vence. Ici, je pense en placer 20 (expo[sition d'] art contemp[orain].) et quelques Lurçat. Voulez-vous me les envoyer de suite. J'ai fait tous les grands hôtels et les agences de Menton. Voulez-vous en envoyer une de chaque au conservateur du musée de Menton. Il est d'accord pour la placer. De mêmes les autres conserv[ateurs] sur la côte en prendront m'a-t-il dit ».

[25] Cette exposition a lieu du 21 mars au 19 avril 1951 au musée des beaux-arts de Poitiers.
[26] Il était déjà présent à la première Biennale de Menton en 1950.

Conclusion

Ces cartes de la Côte d'Azur de l'été 1953 constituent les dernières traces retrouvées des relations entre Théo Kerg et Jacques Latour. Les échanges postérieurs, s'ils ont existé, n'ont pas laissé de traces dans les archives à notre disposition. On ne sait pas, notamment, si Théo Kerg sera informé de la mort tragique de Jacques Latour, trois ans plus tard, et comment il aura réagi s'il en a eu connaissance. De cet échange entre un peintre et un conservateur ne reste, dans les fonds du musée, qu'une énigmatique « fille » ou « femme » au chapeau bleu, en quelque sorte laissée sur place, comme une trace de son passage, par Théo Kerg. Le grand tableau pour le musée, maintes fois promis par l'artiste, ne sera en revanche jamais remis[27].

Théo Kerg et Jacques Latour avaient neuf ans d'écart. Mais, quand leurs vies se sont croisées, en 1949, Jacques Latour avait déjà un lourd passé derrière lui. En dépit de leurs parcours pour le moins contrastés dans les affres de la Guerre et de l'Occupation, en France et au Luxembourg, ils avaient en partage des souvenirs douloureux, mais, aussi, une envie de vivre et de créer sans limites, chacun dans son registre. Une autre caractéristique a pu les rapprocher : Jacques Latour était apparemment, quoique discrètement, de conviction chrétienne. Or, les archives de la fondation Kerg à Luxembourg possèdent un courrier adressé à Théo Kerg par un moine de l'abbaye de « La Pierre qui vire » dans l'Yonne, auprès duquel Jacques Latour l'avait recommandé[28]. Les moines de cette abbaye avaient créé en 1942 la revue *Témoignage* et en 1951 une collection d'art : les éditions du Zodiaque sous la direction d'Angelico Surchamp (1924-2018), historien d'art, ami et spécialiste d'Albert Gleizes (1881-1953), le peintre installé à Saint-Rémy de Provence avec lequel Jacques Latour était lié[29]. Cette abbaye recevait aussi des hôtes pour des retraites spirituelles sans caractère religieux, ce qui était alors la demande de Théo Kerg.

Théo Kerg et Jacques Latour étaient complémentaires, comme Jehanne Rajat semble l'avoir tout de suite compris : Théo Kerg cherchait à retrouver en France la possibilité d'une carrière artistique, ce qui passait par la reconnaissance des musées ; Jacques Latour avait besoin d'artistes vivants, représentant les courants modernes de la peinture, pour donner vie à son musée. Théo Kerg a vite rejoint le petit cénacle que Jacques Latour avait réussi à constituer à Arles avec Jacques Hauer, Albert La Bastie ou André Marchand. Au cours des huit ans pendant lesquels il dirigea le musée Réattu, Jacques Latour accrocha à trois reprises Théo Kerg, dont une fois pour une exposition personnelle.

Leur correspondance illustre le quotidien du musée Réattu dans les années d'après-guerre, marqué par le dynamisme de son conservateur et le maigre soutien de la municipalité, les deux se combinant par des opérations qui peuvent sembler improvisées et bricolées, qui parfois échouent, mais parfois aussi miraculeusement réussissent. Pour réussir dans de telles

---

[27] Le musée Réattu possède toutefois dans ses fonds une autre toile de Théo Kerg, *Notre-Dame de Paris*, qui avait fait partie de l'exposition de l'été 1953. Cette toile a été mis en dépôt au musée Réattu par Jean Lurçat, qui comme on l'a vu, bénéficie dans ce musée d'une exposition de tapisseries et de céramiques ce même été 1953. Or, au grand regret de Jacques Latour, Jean Lurçat n'est pas venu voir son accrochage en 1953. Pour compenser le désappointement de Jacques Latour, Lurçat vient lui rendre visite en août 1955. Il faut donc croire que c'est à cette date qu'il a fait l'acquisition de cette toile au profit du musée et que celle-ci était restée accrochée sur les murs de Réattu depuis l'exposition de 1953.

[28] La lettre, datée du 27 mai, répond à un courrier de Théo Kerg du 6 mai ; on ignore malheureusement l'année.

[29] C'est chez l'imprimeur Maurice Audin à Lyon qu'Angelico Surchamp et Albert Gleizes, publient en 1947, avec une préface de Marcel Michaud, le galeriste cité plus haut, une brochure de trente-six pages : *Le cubisme et son dénouement dans la tradition*.

conditions, il faut des relations de confiance entre partenaires. Ce fut le cas entre Théo Kerg et Jacques Latour, en dépit de tiraillements parfois, de déceptions aussi, pour l'un, comme pour l'autre. Bien sûr, ils étaient liés l'un et l'autre par des intérêts bien compris. Mais ceux-ci n'auraient pas suffi. Jacques Latour était fortifié par la reconnaissance qu'il obtenait de la part des peintres qu'il estimait. Théo Kerg, de son côté, déraciné en France, alors qu'il avait dû laisser sa famille au Luxembourg, a trouvé, par intermittence, un foyer à Arles auprès de Marielle et de Jacques Latour.

On a l'impression toutefois, à la lecture de leur correspondance, que Théo Kerg était un peu jaloux de la stabilité professionnelle du conservateur et de l'apparente sérénité du foyer arlésien de Marielle et Jacques Latour. Ce sentiment ne saurait s'expliquer sans le silence total de Jacques Latour sur ce qu'il avait enduré pendant la guerre et sur les violences, qu'il continuait à subir à Arles, lesquelles s'amplifieront au cours des années 1954-1956. L'expérience de la clandestinité avait probablement appris à Jacques Latour le mutisme. Cet arrière-plan sombre donne une tonalité particulière à ces échanges amicaux entre un artiste et un directeur de musée.

Théo Kerg, Notre-Dame de Paris, huile sur toile,
116 x 89 cm, 50F, 1952, coll. Musée Réattu, Arles

François Vatin, né en 1957, est professeur de sociologie à l'Université Paris-Nanterre et chercheur au laboratoire IDHE.S

Biographie

François Vatin est le fils de Claude Vatin, qui fut professeur d'histoire grecque à l'université de Provence, et frère de Nicolas Vatin, historien de l'Empire ottoman, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EPHE.

Après des études d'économie à Aix-en-Provence, il a soutenu en 1981 une thèse à l'EHESS et est devenu en 1982 assistant puis maître de conférences à l'université de Rennes 2.

Depuis 1992, il est professeur de sociologie à l'Université de Paris Nanterre. Spécialiste de sociologie du travail et de sociologie économique et d'histoire de la pensée technique, économique et sociale, il a publié de nombreux ouvrages sur ces thèmes dont, en 2008, *Le travail et ses valeurs* et, en 2012, *L'Espérance-Monde*, tous deux chez Albin Michel. En 2020, il publie dans le contexte de la crise sanitaire : *De l'Économie. Le mot et la chose. La forme et la substance* chez Laborintus, dont une réédition électronique enrichie vient de paraître chez EDI-Gestion. Depuis 2009, il a également développé une réflexion sur la situation critique de l'université française et participé au débat public sur ce thème.

Depuis 2015, il a développé en collaboration avec Gwenaële Rot un programme de recherche sur les relations entre art et industrie et sur l'histoire sociale des plasticiens en France au XXe siècle. Ils ont publié sur ce thème : *Reynold Arnould, la poétique de l'industrie*, aux Presses universitaires de Nanterre en 2019 et dirigé un ouvrage sur *L'Esthétique des Trente glorieuses,* paru chez Illustria en 2020. Ils préparent chez ce même éditeur un ouvrage consacré au *Poème mécanique de Raymond Gosselin*.

Le présent article est le produit d'une autre recherche en cours sur le musée Réattu d'Arles sous la direction de Jacques Latour (1948-1956). L'auteur tient à remercier pour leur gentillesse et leur efficacité toute l'équipe du musée Réattu, et notamment Daniel Rouvier, son directeur, Jean Palomba et Véronique Aubert-Llorens, responsables de la documentation, ainsi que Wilfried Bendorf, officiellement magasinier, mais, bien plus que cela, mémoire des lieux.